

Nicole MARITCH-HAVILAND, Catherine de LÉOBARDY

## *Lalique-Haviland-Burty*

### **Famille des arts, famille d'artistes**

**L**ALIQUE-HAVILAND-BURTY<sup>1</sup> est un fascinant livre de photos, un conte pour grandes personnes, et en même temps un document capital, avec la caution de deux conservateurs en chef : du musée d'Orsay et du musée des Arts décoratifs. Pour moi, le livre de l'année 2009.

Je suis un juge partial, ayant rencontré pour la première fois Suzanne Lalique à l'étage Rachel sous des cordes à linge d'où pendaient des collections multicolores de gants et de chaussettes fraîchement teints. Elle régnait encore, à soixante-dix ans passés, sur tous les costumes de la Comédie-Française. « Donner sa robe à sa doublure, vous n'y songez pas ! C'est une blonde, la robe est jaune ». Elle disait aussi : « Ici, on peut faire n'importe quoi, mais pas n'importe comment ».

Je l'ai revue au 40 cours Albert 1<sup>er</sup>, dans le bel immeuble construit par son père, l'illustre René Lalique, bijoutier et maître-verrier : magasin d'exposition, atelier d'art, et maison de famille superposés sur cinq étages. Elle confiait aux « Amis de Jean Giraudoux », pour être exposées à Bellac, les maquettes des décors qu'elle avait dessinées et elle-même découpées pour la Maison de Molière, maquettes qui sont aujourd'hui au Palais-Royal, parmi les bijoux de la bibliothèque-musée. Giraudoux avait été adopté comme elle au foyer des Morand, elle était un peu sa jeune sœur.

Robert Margerit  
aurait aimé

1. Nicole Maritch-Haviland, Catherine de Léobardy : *Lalique-Haviland-Burty : Portraits de famille / Family Portraits*. Édition bilingue (Les Ardents Éditeurs, 32 €).

Elle m'avait autorisé à publier la pile de cartes postales qu'il lui avait adressées au fil de ses missions diplomatiques.

Je l'ai aussi connue au fin fond de la Touraine, dans le rustique prieuré de la Mothe, à Yzeures-sur-Creuse. Là, son mari. Paul Burty Haviland (Haviland comme les célèbres porcelaines de Limoges), de dandy new-yorkais, mécène et pionnier de l'art photographique qu'il était dans sa jeunesse aux côtés de Stieglitz s'était fait, ruiné par la crise de 1929, cultivateur-vigneron et sourcier de village.

Leur fille, Nicole, toujours vingt ans, mais plutôt quatre fois qu'une, publie ses souvenirs, et du même coup les souvenirs que lui ont confiés son père, sa mère, ses oncles, son grand-père et encore telle cousine sur son autre grand-père — extraordinaire conjonction d'artistes bohèmes, d'industriels aventureux, d'expérimentateurs, tous novateurs. C'était donc un devoir non seulement filial mais historique, devoir qu'elle remplit avec fraîcheur et simplicité, et peu importe telle erreur sur les domiciles de Giraudoux.

Mettrait-on en doute sa parole malgré l'abondance des illustrations, on peut aussi mesurer l'importance et la beauté des œuvres de son père et de sa mère en consultant, d'une part, *Paul Burty Haviland photographe* (Éditions Ginkgo, 2009, 206 pages, 35 €, « en vente à la galerie Serge Aboukrat, 7, place Furstenberg, 75006 Paris, et dans toutes les belles librairies»), et d'autre part le catalogue de l'exposition *Œuvres de Suzanne Lalique* qui fit l'événement 2009 au *Lalique Museum* de Hakone (Japon), texte bilingue anglais-japonais.

De ses deux célèbres grands-pères, Nicole Maritch-Haviland n'a connu, et bien connu, que René Lalique, mort quand elle avait vingt ans, et qui ne déjeunait jamais seul, en sorte que dès l'âge de six ans, il leur arrivait de déjeuner en tête-à-tête, lui, galant comme avec ses clientes

du grand monde. Ce merveilleux grand-père était un merveilleux artiste, un chercheur, un séducteur, un conquérant. Elle l'a connu dans toute sa gloire, mais elle reconstitue de façon vivante le cadre familial et le décor intime de son ascension fulgurante.

Né dans une ferme de Champagne, fils d'une brodeuse en chambre, apprenti horloger à quatorze ans, bijoutier à seize, à dix-huit étudiant en dessin au Sydenham College et pour le reste autodidacte, passionné d'architecture et d'art japonais, de botanique et d'entomologie, de joaillier il s'est fait verrier pour mieux épouser ses filles-fleurs et ses femmes-libellules, et pour se jouer des lumières, des reflets et des transparences. Rue Thérèse, le four à cuire le verre et le berceau de sa fille Suzanne voisinaient dans la même chambre. Dans l'immeuble du quai Albert 1<sup>er</sup>, une équipe choisie de dessinateurs et de sculpteurs fournit du travail à tout un peuple de fondeurs, de graveurs, de ciseleurs, qu'il faudra bientôt installer dans de véritables usines, en banlieue puis en Alsace.

Après les diadèmes de Sarah Bernhardt et les épingles de cravate de Robert de Montesquiou, viennent les fontaines de verre, ruisselant de lumières à l'entrée de l'exposition universelle 1900. Quarante années commencent de gloire et d'expansion. Il veut que le beau soit utile. Aux bijoux s'ajouteront les flacons à parfums, les services de table, puis les ensembles décoratifs, les salles de bain, et le salon du président de la République Alexandre Millerand — le verre dans l'architecture.

De Charles Haviland, industriel ambitieux, père autoritaire, impitoyable moralisateur résolument bigame, Nicole Maritch ne parle que par ouï-dire. Haviland par son père, Lalique par sa mère, elle note qu'elle n'est pas née d'une alliance stratégique entre le verre et la porcelaine: ses parents se sont rencontrés dans l'ombre de la famille

Morand, parmi les peintres de Crozant. Et aussi qu'entre ces divers pionniers de l'art nouveau, la collaboration a été fort réduite: plutôt émulation et synergie.

Pour toutes ces biographies, la fille de son mari l'a aidée: il n'est pas sans risque de «conter», quand les archives de l'illustre grand-père sont au musée des Arts décoratifs, les photos signées par son père au musée d'Orsay, et les dossiers de Philippe Burty, l'arrière-grand-père, à l'Institut national de l'Histoire de l'Art.

À la relecture, on découvre l'importance d'un fil rouge qui part de cet arrière-grand-père et qui traverse tout le volume. «Fidèle et libre», c'était la devise inscrite sur les ex-libris de Philippe Burty (1830-1890), fils dévoyé de la boutique de mode «Chez Burty». Au lieu d'un honnête commerçant, il fut un «mauvais esprit», révolutionnaire en 1848, communal en 1870, avec de mauvaises fréquentations, Delacroix, Hugo, Verlaine, Rimbaud, Manet, Renoir. Il n'épouse Euphrosyne, une fille du peuple, qu'après lui avoir fait deux enfants, et ils mènent une vie de bohème au grand scandale de Jules de Goncourt (lequel néanmoins débarque à tout bout de champ dans l'atelier conjugal, une tente de soie y servant de chambre à coucher). Quand Mathilde (madame Paul Verlaine) survient un pistolet à la main, Euphrosyne a le réflexe d'enfermer Paul et son Arthur (Rimbaud) dans un placard.

Philippe Burty se fait collectionneur, et fin connaisseur, notamment des japonaiseries dont il devient le promoteur. Il achète des peintures, qui se révéleront des Hokusai. Mais toujours bohème, il vend plusieurs fois ses collections, pour payer ses dettes, ou pour les renouveler. Dans les salles des ventes, chez les antiquaires, il fait autorité. Il éblouit un quaker américain venu faire fortune dans la porcelaine de Limoges, Charles Haviland, qui épouse sa fille Madeleine, «petite porcelaine bleue» selon Hugo.

Fidèle et libre? Fidèle à l'art, oui, mais libre en amours. Par ses infidélités, Charles pousse la petite porcelaine au suicide, ce que leurs fils ne pardonnent pas, ils prennent le nom de leur mère et signent Burty Haviland, aussi bien Paul ses photos que Frank ses tableaux – car l'oncle Frank fait à son tour l'objet d'une page d'histoire de l'art: l'école de Céret, Manolo, Picasso avec Fernande, et Braque, Juan Gris, Max Jacob. Et nouvel album de photos, certaines de ou par Picasso.

Dans la famille, on est devenu laïque, et «de gauche». René Lalique fut dreyfusard. Il disait aussi: «Pourquoi la beauté serait-elle pour les riches?». Dans le cercle des «dimanthistes», on compte Eirik Labonne qu'Édouard Herriot chargea de renouer avec les Soviétiques. Le lendemain non pas du 6, mais du 9 février 1934, Paul Burty Haviland tire du lit sa petite Nicole (10 ans) et la mène jusqu'au pont de la Concorde ensanglanté: «N'oublie jamais ça, on a tiré sur des ouvriers sans armes qui réclamaient du travail». Et pendant l'Occupation, à Yzeures, il cache et sauve un ami juif en même temps qu'il reçoit (1943, ironie de l'histoire!) la nationalité française.

Je n'ai rien dit d'Alice Ledru, la mère de Suzanne, qui sculptait comme son père, ni de bien d'autres. Et raconter tout ne suffirait pas: je voudrais aussi pouvoir montrer, car l'illustration surpasse tout ce que je pourrais dire sur ce grand siècle d'art et d'histoire.

Jacques Body

### *Paul Burty Haviland, photographe*<sup>2</sup>

Merci à Jacques Body de nous avoir fait découvrir *Paul Burty Haviland/ photographe*, un ouvrage qui devrait occuper une belle place dans la bibliothèque idéale du lettré limousin. Cette première monographie dédiée à un pionnier de la modernité nous relie à l'histoire de la porcelaine

Robert Margerit  
aurait aimé

<sup>2</sup> Serge Aboukrat, éditeur, biographe et préfacier, Ginkgo, 2009, 35 €.

à Limoges, Paul Haviland étant le fils de Madeleine Burty (1860-1900) et de Charles Haviland (1839-1922), fondateur de l'empire industriel qui porte son nom.

Paul aura vécu les dix-huit premières années de sa vie à Paris dans l'hôtel particulier des Haviland, famille protestante qui vivait en tribu et se retrouvait tous les étés, ponctuellement dans sa propriété du Reynou, près de Limoges, aujourd'hui devenue un zoo et un centre d'intérêt pour le cinéma.

Par son grand-père Burty, par son père qui a ouvert l'atelier d'Auteuil, Paul Haviland évolue dans le monde de l'art. Peint par Renoir en 1884, il rencontre plus tard, à Auteuil, le peintre et graveur Félix Bracquemond, le potier et émailleur Albert Dammouse et le céramiste Ernest Chaplet qui signait ses pièces d'un chapelet.

Au contact d'une bohème chaleureuse, le jeune homme se tourne vers le théâtre, la poésie, puis la photographie. L'accès à cet art encore nouveau a été facilité par l'apparition d'appareils portatifs (Kodak) et d'émulsions rapides.

En 1869, il est alors âgé de 19 ans, Paul part pour les États-Unis, poursuivre ses études à Harvard. Il va vivre une époque douloureuse avec le suicide de sa mère en 1900, poussée à cette extrémité par les infidélités de Charles Haviland, personnage autoritaire et despotique. Puis, Paul Haviland va découvrir et rencontrer Alfred Stieglitz, considéré comme le pape de la photographie, «l'homme qui a propulsé la photographie américaine au plus haut rang de l'estime du monde civilisé».

La rencontre a lieu en janvier 1908 lors de la première exposition de Rodin en Amérique.

De retour en France, Paul Haviland va se passionner pour la Creuse. Il loue une maison-atelier à Crozant, réalise de nombreuses vues des ruines, rencontre Paul Guillaumin qu'il photographie devant son chevalet. Il rencontre

également le père de l'écrivain Paul Morand en villégiature dans la région avec Suzanne Lalique, fille de René Lalique, dont il tombe amoureux et qu'il épouse en 1917 en dépit de l'opposition de son père.

Et nous rejoignons là l'univers Haviland-Lalique que nous raconte Jacques Body.

Parmi les œuvres photographiques présentées, plusieurs concernent le Limousin et notamment un portrait de Jean Giraudoux, cher à Jacques Body.

Né en 1880, Paul Haviland est décédé le 25 décembre 1950. Il avait été naturalisé français en 1943, à la suite d'une demande effectuée en 1930.

Pour avoir caché et sauvé des juifs pendant la guerre, Paul Haviland a reçu à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations, la plus haute distinction décernée à titre civil par l'État d'Israël. Une grande partie de ses collections de photographies sont aujourd'hui au Musée d'Orsay.

Claude DUNETON

### *La Dame de l'Argonaute*

Passionné par le théâtre et très attiré par l'écriture, Claude Duneton quitta très vite l'enseignement pour se consacrer à des activités correspondant mieux à ses goûts et à ses talents.

Claude Duneton est maintenant un écrivain reconnu et un philologue dont la renommée n'est plus à faire. Côté romancier, son « roman vrai », *Le Monument*, paru en 2003, se situe à Lagleygeole, un village près de Brive où il est né et où il vient régulièrement se ressourcer. Pour son œuvre de linguiste, je renvoie le lecteur à l'article que j'avais écrit pour les *Cahiers Robert Margerit* n° X, 2006.

Je souhaite toutefois revenir brièvement sur Claude Duneton homme de théâtre. Dans les années 1955-1960, un animateur de talent avait su former et « convertir » de jeunes normaliens de Tulle à cet art difficile. Parmi eux, Claude Duneton fut le seul à conduire son projet jusqu'au bout. Quelques décennies après, il continue de mener de front ses diverses passions. On peut le voir régulièrement au théâtre ou dans les films, dans des rôles de composition.

Nous sommes quelques uns de ses amis à suivre son cheminement. Avril 2010, Claude Duneton est à Limoges au Théâtre de l'Union. Il tient le rôle principal, celui du peintre, dans « La jeune fille de Cranach ». À la sortie du spectacle, qui fut très applaudi, nous l'attendons pour le féliciter. Fatigué mais heureux et malgré l'heure tardive, il souhaite nous reparler de ses deux lectures que nous avons données dans le *Cahier Robert Margerit n° XIII*. Il s'agit de sa dernière œuvre, *La Dame de l'Argonaute*, publiée en 2009, pour laquelle il réfute la qualification de roman, imposée par son éditeur. Un roman suppose une fiction, alors qu'il revendique la relation d'une histoire véridique, au plus près des documents qu'il a pu consulter: une « biographie aussi exacte que possible ». Ses raisons, il les explique fort bien dans la lettre qu'il nous a adressée et que vous trouverez ci-dessous publiée *in extenso*.

**Marielle Sassi**

Mes chers amis de presque toujours !

Merci tout plein pour les belles choses que vous écrivez à mon sujet, et au sujet de Jeannette Villepreux. Je suis d'autant plus intéressé par ta lecture, Marielle que mon livre pose un problème (que tu effleures) car « La jeune fille vertueuse, douée de tous les talents, d'une moralité sans faille, belle de surcroît et, fin du fin, intelligente » apparaît pour nombre de mes lecteurs – et lectrices – comme une construction romanesque de mon esprit. Alors que je me suis attaché à produire une récréation



au plus près possible de l'histoire vraie de cette fille! Ce n'est pas un roman! L'éditeur a tenu à l'appeler roman, mais je ne voulais pas. C'est une biographie aussi exacte que les documents permettent de l'établir. «Intelligente», elle l'était supérieurement: elle a tout de même épaté par cette intelligence les savants de son époque. «Belle», des lettres italiennes le disent, «très belle». D'une «moralité» dont tous les contemporains témoignent – les relations avec sa famille (prouvées par des actes notariés) je ne les ai pas inventées, ni les rapports de contemporains qui l'ont côtoyée en Sicile. «Douée de tous les talents», c'est sa vie qui le prouve – elle dessinait et peignait magnifiquement (nous avons quelques dessins d'elle, et le fait de devenir en quatre ans l'une des brodeuses vedettes des ateliers de Paris n'est pas une construction de l'esprit).

«Vertueuse», là, ça mériterait tout un débat en regard des exigences sociales de l'époque: une jeune fille pauvre qui se livre à la galanterie en 1814-15 etc. ne finit pas par épouser James Power et ne devient pas une chercheuse scientifique des plus pointues de son temps! Si elle couche, elle devient protégée d'un riche influent, mais une protégée d'alcôve, pas de sociétés scientifiques comme celle de Catane (très importante à l'époque, où elle est la seule et unique femme). Il y a sur cette délicate question des pages décisives dans les mémoires d'Yvette Guilbert pour les années 1860-70 – elle-même d'une virginité durable! – La petite ouvrière qui se laisse entraîner vers la couette n'a pas trente-six issues: c'est au mieux la mise à la colle avec un ouvrier, parfois brutal, et une ribambelle de mioches, au pire le pensionnat dans une maison close. C'est une autre histoire que celle de Jeannette...

Je te remercie d'avoir compris que je ne me suis pas fait piéger par «un schéma romanesque»! J'ai fait de l'histoire, purement et simplement. Le paradoxe c'est que cette histoire est vue par des lecteurs d'aujourd'hui comme une fiction. Merde alors!... Ça va être le sujet de mon intervention samedi après-midi à la bibliothèque de Brive. Je vais m'aider de ton article pour me défendre!

**Claude Duneton**

Pierre RIBOULET  
*Naissance d'un hôpital*

Nos lecteurs connaissent le creusois Pierre Riboulet, né le 20 juillet 1928 et décédé le 21 octobre 2003<sup>1</sup>. La famille était originaire de Saint-Avit-de-Tardes que son père quitta à l'âge de dix-neuf ans pour rejoindre la diaspora creusoise de Paris. Il apprit le métier de peintre en bâtiment et voulut que son fils poursuive ses études *après le certificat*. L'enfant rêvait littérature. Le papa pensait architecture. Devenu chef de chantier apprécié il sut, avec la complicité amusée d'un architecte renommé, diriger Pierre vers les Beaux-Arts.

Voilà pourquoi, voilà comment Pierre Riboulet est devenu ce grand créateur qui, entre autres, a pensé et réalisé la bibliothèque francophone multimédia de Limoges dont on connaît l'immense succès.

Sept ans après la mort de Pierre Riboulet, les éditions Verdier rééditent *Naissance d'un hôpital*<sup>2</sup> écrit en 1994.

C'est l'histoire du projet et de la réalisation de l'hôpital pédiatrique Robert Debré sur un site parisien maudit : une colline de glaise et de détritrus, proche du boulevard périphérique, fleuve en furie charriant voitures et décibels. C'est le seul lopin du XIX<sup>e</sup> arrondissement que les promoteurs n'avaient pas voulu.

D'un premier regard aura surgi chez Pierre Riboulet l'image mentale d'une grande forme curviligne, vaste conque à gradins tournant le dos au périphérique, muraille abrupte protégeant la future oasis pour enfants malades.

Premier regard suivi de milliers d'heures de travail entre le passage devant le jury et les trois années nécessaires

1. Pierre Riboulet et la bibliothèque de Limoges. *Cahiers Robert Margerit* n° VIII, p. 205 et suivantes.

2. Pierre Riboulet. *Naissance d'un hôpital*. *Journal de travail*. Éd. Verdier, février 2010, 144 p., 22 €.

à l'établissement des projets jusqu'à l'épreuve la plus redoutable de toutes, l'appel aux entreprises et la signature des marchés.

François Chaslin, préfacier de l'ouvrage, souligne la volonté de Pierre Riboulet de créer en solitaire :

L'architecte, pour prendre un contact plus concret encore avec ce terrain, le sculpte dans le liège, niveau après niveau, l'appréhende manuellement, comme à tâtons. [...] plus tard, il fera lui-même encore des plans précis, à la pointe du crayon, agençant méticuleusement tous les locaux, toutes les surfaces, s'astreignant à ce travail manuel interminable, répétitif qu'il eût pu très bien confier à un « nègre », lui, aimant au contraire ces phrases lentes où la main trace pendant que l'esprit vagabonde.

La chance a voulu que Pierre Riboulet tienne son journal de travail. C'est pour le lecteur l'occasion inespérée de se glisser dans la peau d'un autre, de découvrir ce pouvoir qu'a parfois l'homme d'atteindre à l'inaccessible.

Ce journal d'une création nous touche et nous rappelle le *Journal de la Révolution* de Robert Margerit, un même voyage intérieur, même solitude, même idée du travail harassant de la création, même souffrance, vraisemblablement même bonheur aussi.

R. K.

Henri CUECO  
*Le Chien boomerang*

INTRODUCTION À LA LECTURE DE

LA CHIENNE DE MA VIE DE CLAUDE DUNETON

ET LE CHIEN BOOMERANG D'HENRI CUECO

Sur ce jeu de mots, la chienne de ma vie et une chienne de vie, deux corréziens contemporains, Henri Cueco et Claude Duneton ont écrit, à quelques années d'intervalle, deux brefs récits pleins de saveur, de situations burlesques, d'ironie tendre ou acerbe et

de drôlerie. Tous deux ont choisi une langue crue, souvent provocatrice qui laisse parfois le lecteur non averti. Chacun d'eux, à un âge déjà avancé, se retourne vers son enfance, son adolescence, vers un passé déjà lointain, dans lequel leur chien, ou leur chienne, a joué un rôle important : une sorte de révélateur de leur vie, avec ses misères, ses drames secrets, et même ses bonheurs. L'ironie cache ce qu'aurait d'impudique l'attendrissement. Le burlesque des aventures des animaux, tellement semblables aux humains, se teinte d'émotion, mais toujours discrètement, dans un grand éclat de rire.

Claude Duneton, devenu « un homme dont le poil est gris », rêve, à la fin de son récit, qu'« (il) caresse des chiens morts ». Henri Cueco, quant à lui, réussit, peut-être, à résoudre l'énigme d'une phrase prononcée un jour par sa mère, façon de terminer par elle les trois épisodes de ce livre si hautement symbolique.

*Le Chien boomerang*<sup>1</sup> d'Henri Cueco est un bref récit déconcertant mais attachant, plein d'un humour tantôt tendre tantôt caustique. Un chef-d'œuvre du dérisoire et de la dérision, situé à la limite de l'absurde, du moins, après une lecture au premier degré. Imitant la lague parlée, entremêlant les discours direct et indirect, l'auteur joue d'un langage peu châtié et de mots crus du quotidien bien adaptés à des situations cocasses, voire vulgaires. Il secoue en tous sens l'histoire de « ce sale bestiarde de tomberneau de saloperies, de ce clébard, (de) ce fumier » qui vient perturber la vie des gens ordinaires et faire rire jaune le commun des mortels ! Une fois passée la surprise d'un vocabulaire provocateur, il faut l'appivoiser, se l'approprier comme l'on fait d'une chose précieuse et se laisser submerger par l'immense tendresse qui affleure dans ce qui est avant tout « une histoire de famille » autant que celle d'un chien, ce chien fût-il doué d'un « statut social ».

À l'évidence ce statut social l'apparente aux humains. C'est un chien « anticlérical » et même « non croyant » qui

1. Éditions JBJ&Cie, septembre 2010.

ne supporte ni les processions, ni les enterrements; «ni les fourrures, ni les curés». D'ailleurs, ironiquement, il est précisé que «le curé qui connaissait l'animal refusait de le bénir». Ça vous classe un chien! Dans le quartier de la famille qui l'a adopté, il peut même «envoyer les autres se faire couillonner». Bref, c'est un chien barjot, un peu dingue, très porté sur le sexe et la bagatelle, grand amateur de saucisses charcutières et autres bouffes souvent peu ragoûtantes. Une sorte d'humain ordinaire quoi!

Il a élu domicile dans la famille Cueco, tout particulièrement auprès de la mère. Au fil du récit, ce chien «anonyme» et «sans race» tire sa légitimité de son lien invisible mais tenace avec l'ensemble du clan familial. Par ce truchement, Henri Cueco nous parle de son adolescence misérable de fils d'immigré espagnol chassé de son pays par la guerre d'Espagne. Ou plutôt il n'en parle pas, cela fait partie des non-dits. Il a trop de retenue pour appuyer sur la corde sensible du misérabilisme. Il se contente d'évoquer, toujours très pudiquement, avec les mots crus de la colère, le vécu de ses frères et sœurs dans ce qui reste de l'ancien atelier du père décédé, où la mère s'emploie à d'hypothétiques travaux de couture. Le chien s'y love comme dans un cocon. On devine la saleté de l'arrière-boutique où l'on élève des lapins ; la puanteur, les puces. Tous embarqués dans la même galère bien sûr, avec Loulou, le chien, «le tombereau de saloperies», comme chef de famille, via la mère.

Car il y a la mère, et quelle mère! Vrai pivot de la famille, elle a trouvé refuge auprès du chien contre toutes les misères du monde. Autour d'elle il y a les enfants et l'aîné, Henri, qui aime la mère de tout son amour et de toute sa compassion. Les mots du vocabulaire affectif ne sont jamais prononcés: ils seraient trop impudiques. Seul le chien a le droit de manifester son amour: en pissant

sous le lit, en se goinfrant de détritrus, en se vautrant dans sa couverture pleine de puces et en explosant des pets nauséabonds. «Il pétait avec simplicité». Et surtout il parle avec la mère. De vrais échanges au cours desquels ils se disent tout: «Loulou raconte tout à la mère». La mère lui parle de ses misères, de ses malheurs, parfois de son désespoir. Le chien acquiesce, compatit dans son langage à lui, soutient, soulage. La mère est heureuse. Alors le fils l'est aussi, lui qui sait bien que la mère est une pauvre femme à qui la vie n'a pas fait de cadeaux. L'histoire qui se joue dépasse celle du chien. Elle touche à l'œdipe freudien, clairement exprimé en fin de parcours.

Autour de la famille gravitent les gens du quartier. Les anciens uzerchois peuvent encore tous les reconnaître car ils vivaient il y a peu dans le haut de la ville, place Marie Colein. Chacun d'eux représente sa classe sociale: la bijoutière fière et dédaigneuse. Elle sera humiliée par sa petite chienne distinguée qui s'accouplera avec le chien des Cueco. La vendeuse de légumes, anodine mais sympathique, les deux bouchers dont la vie semble tourner autour de leurs saucisses et charcuteries; le notaire «ataxique». Tout un petit monde en sa mesquinerie, vivant dans un quotidien sordide de banalité et que seules viennent égayer les scènes burlesques créées par les excentricités de Loulou, ses retours comme un boomerang à la case familiale chaque fois que les fils (et non la mère) essaient de s'en débarrasser.

Mais, comme tout humain, il faut bien mourir. Triste fin car Loulou reçoit la piqûre dont on ne revient pas. C'est encore un trait d'une ironie mordante, une pirouette, qu'utilise Henri Cueco pour couper court à l'attendrissement. À cette question des fils: «Messe ou pas messe? Était-il catholique?» la mère répond par un trait de génie: «Il en valait bien d'autres». Loulou terminera donc sans

curé, jeté sur la décharge publique, dans la putréfaction de l'arrière de l'abattoir municipal, charogne parmi les charognes. Comme «La charogne» de Baudelaire, dans *Les Fleurs du Mal* (Spleen et Idéal). La finitude humaine dans toute son horreur charnelle, pour les chiens comme pour les hommes.

«Bien sûr, cette histoire est une histoire de famille». Il faut le répéter. La saga de Loulou avec celle des Cueco est bien une sorte de psychanalyse familiale, tragico-comique et dérisoire. La mère en est le centre, le point de convergence, et l'atelier, le lieu où se concentrent tous les non-dits, le divan où chacun vient raconter à la mère ou au chien tout ce qui le concerne fondamentalement. La mère aimée, transcendée, simple comme une madone de souffrance. Aimée mais non sanctifiée: les Cueco semblent avoir, une fois pour toutes, réglé leurs problèmes avec tous ceux de la hiérarchie religieuse qui venaient leur reprocher leur «incroyance et la faiblesse de (leurs) dévotions». Mais, s'ils en ont fini avec les hypocrisies, de quelque nature qu'elles soient, ils n'en ont pas fini avec leur propre histoire. Une fois encore c'est par le chien que l'on connaît les choses. Il a dû avoir «une jeunesse difficile» explique Cueco, «peut-être, comment savoir, une mère trop tendre, un père inconsistant, ou au contraire trop sévère, ou... pas assez salaud, ou encore un vrai fumier de père, autoritaire, aboyant pour un rien...». Comment savoir toutes ces histoires passées et qui concernent tous les chiens, comme elles concernent tous les humains? Comment faire, nous dit Cueco, pour «se passer de ce divan (même si) ça encombre»? Et ça encombre sacrément! Dans cette inconsciente psychanalyse familiale, le chien Loulou a tenu sa place, en bon père de substitution, autoritaire et tyrannique, qu'il faut supprimer pour grandir, selon Freud. Mais c'est en fait le chat Caramel, une autre histoire, «sa

Majesté Caramel», qui terminera le travail. Il devient à son tour « le chef, le patron, le père, le philosophe, le sage, l'Empereur des chats ». La mort du chat présente, à la fin, une fois encore, la mort dans toute l'horreur de la déchéance physique inexorable. Le rôle des excréments, de la pourriture et de la charogne, à nouveau, traverse le récit, comme une obsession... et une fatalité.

Et si, en fin de compte, dans ce qui ressemble à un conte métaphysique, le burlesque des situations, la crudité des propos, la colère retenue, la violence des invectives n'étaient là que pour achever une thérapie et camoufler l'infinie tendresse de Cueco repensant à son adolescence dans la tribu qu'a su faire vivre sa mère ? Certes, il n'en a pas fini avec l'injustice mais il en a fini avec la révolte. Après tout, Loulou attend peut-être la mère « à la porte du Paradis », qui sait ? La réflexion douce amère se termine par un dernier récit, sorte d'épilogue explicatif qu'il ne faut pas dévoiler. Tout y est dit entre la mère et le fils en particulier, avec pudeur et tendresse. « Ne prends pas tes chaussettes de laine, il y a un changement de train au retour » lui dit-elle. Énigme ?

La tendresse pour la mère, comme réponse absolue.

Henri Cueco apparaît bien dans ces récits comme étant dans le droit fil de ce que nous savons de lui : un humaniste raffiné qui n'hésite plus à afficher ses contradictions dans le choix du burlesque, par exemple, et dans la provocation comme mode d'expression. En fait, *Le chien boomerang* reste un bref roman, quasiment autobiographique et totalement moderne.

Et il nous faut saluer un maître de la peinture qui passe du pinceau à la plume sans rien perdre de sa virtuosité. Il nous avait déjà éblouis avec *Dialogue avec mon jardinier*. Il double la mise aujourd'hui en usant de la langue verte.

Marielle Sassi



Pierrette FLEUTIAUX  
**Bonjour, Anne**  
 Chronique d'une amitié

Pierrette Fleutiaux ne fait pas dans le romanesque. Elle est, à elle seule, un fort joli roman; elle est écriture; elle est la source qui alimente l'encrier. Lorelei sur son rocher, elle contemple l'amont de son existence: méandres ou cascades de la Creuse qui folâtre près de Guéret, ou de ses lointains «affluents» anglo-saxons, l'East-River ou la Tamise. C'est dans ces eaux que l'écriture aime pêcher sa nourriture.

Anne est quelque part, bien vivante, sur les berges du passé. Elle est Anne Philipe, célèbre de la célébrité de Gérard, l'acteur le plus adulé, volé par la mort à l'âge de 37 ans. Celui qui créa le *Caligula* d'Albert Camus, fut compagnon de route du T.N.P. (Théâtre National Populaire) de Jean Vilar, *Prince de Hambourg* et *Rodrigue*, avant d'offrir son charme et sa fougue au cinéma.

Une célébrité qui fait de l'ombre à une grande dame dont on ne sait guère aujourd'hui qu'elle fut aussi ethnologue, reporter, écrivaine auteur d'un best-seller, *Le Temps d'un soupir*; mais aussi de *Caravanes d'Asie*, *Les Rendez-vous de la Colline*, *Gérard Philipe* (en collaboration avec Claude Roy), *Spirale*, *Ici, là-bas, ailleurs*, ou encore de *Un été près de la mer*.

L'aventurière, première européenne à avoir parcouru, à dos de cheval, de mulet, de yak, la légendaire route de la



*Soie à travers le désert du Sin-Kiang, le long de la frontière soviétique jusqu'à l'Inde* est devenue une éditrice, ce qui a infléchi la carrière de Pierrette Fleutiaux qui reconnaît : *elle a été un jalon capital dans mon histoire personnelle.*

Vingt-sept années séparaient les deux femmes (elle est plus jeune que moi, se désolait la plus jeune) et c'est tout intimidée que Pierrette se présenta à celle qui *la fascinait, auréolée de gloire et de mort.*

Ce fut le commencement d'une grande amitié (1974-1990) et pas seulement littéraire. Anne sut tendre une main secourable en des temps difficiles. Elle possédait une maison à Ramatuelle et invita sa protégée à la rejoindre aux vacances de 1976.

Désargentée, Pierrette vivait alors avec ce trop jeune ami qui avait été son élève au septième étage d'un immeuble parisien cossu, dans une mansarde ou chambre de bonne sans confort. Au premier étage, habitait dans un vaste appartement, le philosophe Gilles Deleuze qui observait parfois, à la dérobée, l'étrange disparate du couple, tout comme Jean Rostand étudiait les grenouilles. On n'était pas loin de l'affaire Gabrielle Russier, jeune enseignante jetée en prison, acculée au suicide, chantée par Michel del Castillo, André Cayatte et Serge Reggiani :

Qui a tendu la main à Gabrielle Russier  
Lorsque les loups se sont jetés sur elle  
Pour la punir d'avoir aimé d'amour ?  
En quel pays vivons-nous aujourd'hui  
Pour qu'une rose soit mêlée aux orties  
Sans un regard, sans un geste ami ?

Anne, donc, invita Pierrette à Ramatuelle ainsi que son jeune concubin (employons le langage persifleur de l'époque). L'un et l'autre se tutoyèrent d'emblée, dans un amical rapport mère-fils.

*Le jeune homme hautain au verbe subtil* ferrailait volontiers avec la dame de haute culture tandis que Pierrette restait sur sa respectueuse réserve.

Réserve pudique également, elle ne se montra jamais nue sur les rochers où les autres invités pratiquaient le bronzage intégral. On ne faisait pas ça au lac de Courtille à Guéret; ce n'était pas inscrit dans les gènes. Ses audaces étaient réservées à la séduction, ce qu'elle comprendra beaucoup plus tard.

*Bonjour Anne* n'est pas une biographie, c'est un devoir d'amitié, le règlement d'une dette. Et c'est par souci d'exactitude que Pierrette Fleutiaux a épluché les dossiers de presse des éditeurs, tous amicalement compréhensifs; qu'elle a beaucoup travaillé à la Bibliothèque Richelieu qui renferme (cartons au P.H. neutre) les archives des Arts du Spectacle, détentrices du fonds Anne Philipe, don de sa fille Anne-Marie Philipe.

Voilà pourquoi *Bonjour Anne* est une promenade dans l'histoire avec un personnage central rayonnant de sa légende et impliqué avec Gérard dans ces instants où Cuba tout comme Moscou symbolisait l'espérance, avant que ne s'écroule le château de cartes. C'est la parution du *Vertige* d'Eugénia Guinzbourg (*ils ont voulu tuer notre âme...*), le plus terrifiant des ouvrages de littérature concentrationnaire soviétique, qui va bouleverser Anne, et l'arracher à la torpeur intellectuelle, au mythe du paradis terre-est.

*Bonjour Anne* s'inscrit dans une féminine continuité. Après *Des Phrases courtes, ma chérie* (2001) traitant de la mort d'une mère (c'est la mienne mais ce n'est pas la mienne); après *La Saison de mon contentement* (le déchaînement sexiste contre une candidate à l'élection présidentielle), nous voici face à une femme de lettres qu'il convenait de réinstaller sur son piédestal.

L'auteure prête ce mot à l'un des personnages d'Anne: *Elle est celle dont le regard réfracte les moindres variations de ce qui l'entoure*. On peut en dire autant de madame Fleutiaux, elle qui écrit sur le miroir et se donne à voir en même temps qu'elle nous plonge dans son récit.

Lire en soi tout en parlant d'une autre est un exercice d'acrobatie qu'elle pratique et qui la conduit parfois vers de mystérieuses frontières.

Revenons à Ramatuelle:

Il y a une sirène sur les pierres plates. Anne-Marie, la fille d'Anne et Gérard. Blondeur de miel, intégrale. Elle semble véritablement habillée de soleil, sa peau est un vêtement sans défaut, on ne voit pas sa nudité, mais sa beauté, pas même sa beauté peut-être, mais une harmonie de formes et de couleurs qui évoque des temps premiers, d'avant la chute, des temps mythologiques, une idée platonicienne du corps, un paradis des humains.

Ce portrait «d'avant la chute» aura peut-être inspiré un des personnages les plus ambigus de l'œuvre de Pierrette Fleutiaux, celui de Camille, qui vient nous rappeler que Gérard Philippe joua dans *Le Diable au corps*, *La Chartreuse de Parme* et *La Beauté du Diable*.

*Les Amants imparfaits* (Actes Sud, 2005), nos lecteurs ont le souvenir de cet ouvrage scabreux sur lequel règne Camille enfant, puis adolescente aux amarres larguées. Photo trouble de Lewis Carroll. Quête du fruit défendu dans l'indifférence du pommier.

Pierrette Fleutiaux, elle aussi, est une exploratrice des confins. Elle a reconstitué pour nous l'image oubliée d'une intellectuelle qui savait *savourer le quotidien* après avoir affronté l'insondable douleur de la séparation qui la rejetait dans l'anonymat.

Ce poème épique aurait plu à Chimène qui, lecture faite, aurait prononcé ce simple mot, que Pierrette attend de ses lecteurs: J'aime.

Il aurait plu, tout autant à Gérard Philipe, qui pour les débuts du T.N.P., en 1951, dans une mise en scène de Jean Vilar, offrit au *Cid Campeador* sa gloire et sa jeunesse. Comme il a dû plaire à Anne-Marie Philipe, simple enveloppe charnelle de Camille, qui n'ignore pas que Fabrice del Dongo est Stendhal.

R. K.

*Bonjour, Anne* ; Actes Sud, 20 €.

Frédéric HULOT

### *Le Maréchal Jourdan*

On connaissait, de René Valentin<sup>1</sup>, une étude de 330 pages sur Jean-Baptiste Jourdan, enfant de Limoges devenu Maréchal de France, la toute dernière page nous offrant une vue de la bataille de Fleurus (imagerie Pellerin) avec la présence, pour la première fois au monde<sup>2</sup>, de « l'aviation », une montgolfière ou ballon captif surveillant la bataille du 26 juin 1794, sixième tentative, victorieuse celle-là, qui ouvrit les portes de la Belgique à l'armée de Sambre-et- Meuse.

Deux ans plus tard, l'armée de Jourdan était chassée d'Allemagne, battue par les Autrichiens qui la poursuivirent jusqu'à la frontière, une retraite endeuillée par la mort de Marceau, frappé à mort le 15 septembre 1796 par la balle d'un sniper tyrolien qui ne visait que des « gens à épaulettes ».

L'archiduc Charles d'Autriche rendit visite à la dépouille mortelle devant laquelle il s'agenouilla et pria et fit reconduire le cercueil sur un chariot tendu de noir jusqu'aux sentinelles françaises et une journée de trêve fut décrétée par les Autrichiens.

Robert Margerit  
aurait aimé

1. René Valentin, *Le Maréchal Jourdan 1762-1833*, Éditions Charles Lavauzelle, 1956.

2. Ce sont les frères Joseph et Étienne Montgolfier qui ont inventé les globes gonflés à l'air chaud avec un premier lancement le 5 juin 1783, expérience renouvelée à plusieurs reprises, la même année à Paris. Le premier ballon captif est installé en 1785. Pause en 1789, jusqu'en 1791. (suite de la note page suivante)

Ce même récit se retrouve chez nos deux auteurs<sup>3</sup>, tout comme la chronologie de la vie de Jourdan dont on peut rappeler les grands traits :

- 1762: Naissance à Limoges de Jean-Baptiste.
- 1771: Mort de son père, Roch Jourdan, chirurgien à Limoges.
- 1776: Départ pour Lyon où son oncle, marchand de tissus, l'emploie sans rémunération.
- 1778: Jourdan s'engage dans l'armée. Il est parti de Lyon, à pied, pour rejoindre l'île de Ré.
- 1779: Le régiment de Jourdan rejoint l'Amérique, puis les Antilles que se disputaient France et Grande Bretagne. Jourdan participe au siège de la Grenade, au siège de Savannah, en Géorgie, à la défense de l'île de Saint-Vincent, à la conquête de Tobago.
- 1782: Jourdan, malade, est rapatrié en France.
- 1783: Traité de Versailles consacrant l'indépendance des États-Unis.
- 1784: De retour à Limoges, Jourdan est embauché par Michel Aventurier, négociant en tissus, dont il épousera la belle-sœur, Jeanne Nicolas.
- 1789: Révolution française. Naissance de Marie-Madeleine, premier enfant du couple Jourdan.
- 1791: Jourdan est capitaine puis colonel du second bataillon de volontaires de la Haute-Vienne. Ils se battent à Jemmapes.
- 1793: Jourdan, général puis général en chef de l'armée du Nord, remporte la victoire de Wattignies (aidé par Carnot).

2. (suite). Puis, le comité de Salut public crée un parc aérostatique à Meudon, dirigé par Carnot, Monge, Bestholet et Fourcroy. Deux compagnies d'aérostats sont formées. Le Maréchal Jourdan est appelé le premier à faire usage d'un aérostat de guerre à la bataille de Fleurus. Puis, Bonaparte, rentrant d'Égypte, licencie les aérostats militaires. Quelques années plus tard, le 16 septembre 1804, un autre limousin, Gay Lussac, va conquérir la célébrité en s'élevant à 6.977, 37 mètres au-dessus de Paris, soit 7.016 mètres au-dessus du niveau de la mer.

3. Frédéric Hulot, *Le Maréchal Jourdan*; Pygmalion, 22,90 €, 2010.

- 1794: Relevé de son commandement en janvier, mis à la retraite en février, rappelé et mis à la tête de l'armée de la Moselle en mars, victorieux à Charleroi, Fleurus, Namur, Valenciennes, Cologne, Düsseldorf, Maestricht.
- 1798: Prend le commandement de l'armée du Danube.
- 1800: Nommé inspecteur général des garnisons de l'Ouest, puis ambassadeur auprès du gouvernement piémontais.
- 1804: Général en chef de l'armée d'Italie et maréchal de France.
- 1805: Grand aigle de la légion d'honneur.  
Relevé du commandement de l'armée d'Italie.
- 1806: Gouverneur de Naples et conseiller du roi Joseph.
- 1808: Jourdan marie à Naples deux de ses filles, Camille et Angélique-Catherine, puis se retire au Coudray.
- 1811: Napoléon envoie Jourdan en Espagne.
- 1814: Jourdan se rallie à Louis XVIII, puis à l'Empire, et à nouveau à Louis XVIII. Il est déchu de sa pairie.
- 1816: Gouverneur militaire de Grenoble.
- 1825: Tient la couronne royale au sacre de Charles X.
- 1830: Nommé gouverneur des Invalides, c'est là qu'il meurt le 23 novembre 1833, là où il est inhumé.

Par sa victoire de Fleurus, Jourdan reste un des sauveurs de la patrie. Sans formation militaire supérieure, il fut néanmoins un excellent organisateur. Napoléon ne l'aimait guère et en fit un bouc émissaire après la guerre d'Espagne. Pour Frédéric Hulot, auteur de cette excellente biographie :

Si l'on fait une étude comparative des talents des maréchaux et généraux de l'Empire, Jourdan figure, et de loin, dans le peloton de tête.

Revenons sur la mort de Marceau. Frédéric Hulot apporte cette précision : une unité d'élite de chasseurs tyroliens était équipée de carabines rayées «à balles forcées» et utilisait ces armes de précision et de grande portée pour tirer sur des officiers de rang élevé.

Si nous insistons sur la mort de ce célèbre général, c'est pour rappeler à nos lecteurs ce qu'ils savent probablement. Une famille d'Alsaciens, les Mangel, s'est réfugiée à Limoges en 1941. Le père, dénoncé par un voisin, arrêté par la Gestapo, est mort à Auchwitz à l'âge de 49 ans. Ses deux fils, Simon et Marcel étaient engagés dans la Résistance et ont sauvé beaucoup d'enfants juifs. Marcel Mangel, élève aux Arts décoratifs de Limoges de 1942 à 1944 obtint le prix du legs Masson en céramique et le premier prix d'émail de portrait.

Il emprunta son nom de guerre à Marceau, se souvenant de cette phrase de Victor Hugo : «Hoche sur l'Adige, Marceau sur le Rhin». J'ai gardé ce nom en souvenir de la Résistance qui est toujours en moi, précisait Marcel Mangel, décédé en 2007. Il était, il est toujours le plus célèbre mime du monde, Marcel Marceau.

Une intéressante précision sur Jourdan nous est donnée par le professeur Vayre, membre de l'Académie de Médecine et historien passionnant :

«À Limoges, il y a la statue en bronze du Maréchal Jourdan, œuvre du sculpteur Élias Robert, inaugurée le 30 septembre 1860, place Tourny, dénommée place Jourdan depuis 1880, après le percement du tunnel des Bénédictins.

Le culte allemand pour les grands hommes de guerre évita heureusement que cette belle statue échoue à la fonderie en 1942». (Pierre Vayre, *Les Larrey*, Éditions Glyphé)

R. K.



Pierre VAYRE

*Les Larrey*

*Dominique, Hippolyte... et les autres*

Pierre Vayre est un Limousin connu de nos lecteurs. Nous avons signalé la parution de ses ouvrages, biographies de célèbres médecins limousins<sup>1</sup>, mais nous avions « remis à plus tard » la lecture d'un autre livre consacré à une dynastie de chirurgiens, les Larrey<sup>2</sup>, originaires du Sud-Ouest, et dont le plus célèbre, Dominique, fut le chirurgien en chef des armées de Napoléon.

Pierre Vayre, médecin lui-même, membre de l'Académie nationale de médecine, chirurgien honoraire de l'hôpital de la Pitié, membre de l'Académie nationale de chirurgie, professeur émérite de l'Université, est originaire de Chamboulive, en Corrèze. À l'évidence, il consacre sa retraite à d'importants travaux de recherche historique, privilégiant « son » Limousin mais, nous offrant avec *Les Larrey* une exceptionnelle ouverture sur l'histoire et les progrès de la médecine.

Ne cachons pas notre admiration pour cette étude, elle est totale. On imagine les centaines d'heures passées à interroger les archives, la reconstruction de cette médecine et chirurgie du passé que seul un expert et pratiquant pouvait rendre intelligible au profane et l'on se prend à rêver à l'extraordinaire film qui pourrait ou devrait sortir d'un tel scénario.

Notre erreur fut de penser que Pierre Vayre ne limousinerait pas dans ce livre-document. D'emblée, il arrache à l'ombre trois chirurgiens de base nés à Uzerche : Antoine Varéliaud (1776-1840), Étienne-Guillaume Gautier (1783-1861)

Robert Margerit  
aurait aimé

1. Trois Limousins à Paris : Alexis Boyer, Guillaume Dupuytren, Jean Cruveilhier (*Cahiers Robert Margerit* n° IX).

Jacques-Arsène d'Arsonval (*Cahiers Robert Margerit* n° XI).

2. *Les Larrey*, Pierre Vayre, Éditions Glyphe, 2006, 24 €.

et Raymond-François-Denis Pontier (1788-1854) et, au fil des batailles, nous exhume d'autres compatriotes que retrouveront ceux qui se passionnent pour l'épopée.

Le nom de Larrey, c'est déjà une épopée. Sans rien savoir de lui, on en sait tout de même qu'il fut et qu'il reste le chirurgien le plus rapide du monde avec cette boutade: *Vous, colonel, qui êtes mon ami, je désarticulerais votre hanche en 17 secondes...*

Incomparable dextérité d'un visionnaire qui bouleversa la médecine des champs de bataille en créant les ambulances volantes placées en zone de combat dont la mission était de soigner et d'opérer les blessés les plus gravement atteints, les autres étant conduits vers les ambulances de l'arrière:

Avant l'ère pasteurienne, dans l'ignorance de la bactériologie, de l'antiseptie, de l'antibiothérapie, Dominique Larrey imagine la période de sidération initiale précédant la contamination, sans base scientifique, par pure observation.

Dans la terrible campagne de Russie, le service de santé de Dominique Larrey a sauvé 89 % des 22000 blessés restés dans ses ambulances dont 9703 guéris sans séquelle. Dix pour cent des mille amputés sur place ont succombé. L'amputation (une à deux minutes pour désarticuler une épaule, sans anesthésie ni réanimation) était le choix du chirurgien: *sauver la vie du blessé et non la fonction du membre.*

On imagine les terribles souffrances des opérés, leur désespoir, tout comme on peut imaginer le courage du chirurgien travaillant sous la mitraille et risquant sa vie à tout instant. C'est dans l'horreur des batailles des soldats de l'an II à l'armée du Rhin, à l'écoute des cris des mourants abandonnés sur les champs de bataille, que Dominique Larrey a inventé sa « légion d'ambulances

volantes»: une division à l'aile gauche, une division à l'aile droite, une au centre, chaque division disposant d'une centaine d'hommes dont quinze chirurgiens, quarante-six infirmiers et autres aides-soignants ou conducteurs d'équipage. Les équipes soignantes à cheval comprenaient trois chirurgiens. C'est pendant la campagne d'Italie (1796-1797) que les volantes ont apporté pour la première fois la preuve de leur efficacité. Autre progrès majeur en 1813 (ou le retrouvera encore en 1940), la création d'un corps d'infirmiers de l'avant, *les despotats, munis d'une pique groupés par deux, les piques passées dans les traverses d'une plaque de toile, ils formaient instantanément un brancard...*

Révolutionnant la médecine et la chirurgie de première ligne, Dominique Larrey a sauvé des vies par milliers, opérant durant trente ans, de nuit comme de jour sur tous les champs de bataille d'Europe, après l'expédition d'Égypte. Dans un contexte de compassion humanitaire et d'enseignement par compagnonnage, précise Pierre Vayre qui voit en Dominique Larrey l'inventeur ou le précurseur de la Croix-Rouge et la Convention de Genève. *Tous les blessés sont mes blessés* disait-il, soignant indifféremment amis ou ennemis de tous les pays en guerre. Cette sollicitude universelle lui sauva la vie à Waterloo où il attendait calmement d'être fusillé lorsqu'il fut reconnu par le général prussien von Blücher, dont il avait soigné le fils.

Son action humanitaire fut sans limite. En 1813, l'État-major voulut faire fusiller 2632 jeunes soldats accusés de mutilations volontaires. À la tête d'un jury de chirurgiens et d'officiers supérieurs, Dominique Larrey examina un par un tous les prévenus et conclut à des plaies involontaires dues à l'inexpérience. Il obtint leur grâce d'un Napoléon maussade mais toujours à l'écoute du médecin en chef de sa garde et de ses armées.

Les Larrey, ce furent des générations de médecins et de chirurgiens dont le dernier exerce encore à Montpellier. Pierre Vayre avance cette hypothèse que la lignée serait pilotée par un codage génétique, une mutation indélébile transmissible.

De fait, Hippolyte, fils de Dominique, eut une trajectoire identique à celle de son père, organisant les services de santé de l'autre Napoléon, s'attachant à faire bénéficier de ses soins tous les blessés sans exception. Il avait suivi les conseils de papa dont nos lecteurs pourront bénéficier :

Surtout ne dérange pas tes heures de sommeil si nécessaires à l'entretien de la santé et observe toujours les mêmes règles d'hygiène, surtout la sobriété, la propreté et les lotions d'eau glaciale sur la tête tous les matins à jeun.

Répons-le, fidèle à son habitude, Pierre Vayre recense les noms des grands médecins limousins de l'époque, les Dupuytren, Boyer, Cruveilhier, Bardinet, Bruyère, Pontier, avec un long passage réservé à Jean-Baptiste, Joseph-Anne, César, Tyrbas de Chamberet.

De la vie privée d'Hippolyte Larrey, notre auteur a retenu une longue liaison avec Hélène de Valette, *aux mœurs extravagantes pour l'époque* et une aventure différenciée avec Juliette Dodu, héroïne de la guerre de 70 et superbe créole, qui héritera de son immense fortune.

R.K.

Alain GALAN  
*Louvière*

Attention! Objet littéraire non identifié, aussi inouï de genre, que de forme, ton, sujet. Livre mince et tranchant, farouchement dicté, et même féroce ment dicté comme au scalpel par dictature du corps hurlant. Ne lui restait que ça, la gorge au plus profond, à cet homme, car voilà 29 ans — un cycle de Saturne — que son maxillaire rongé intérieurement cancérisé, tailladé récidive, cureté se métastase, et a fini par proliférer de telle sorte qu'il a fallu bel et bien l'enlever.

Que peut articuler un homme sans mâchoire? Le crâne agnathe d'Adam gisant au pied de la Croix, que dit-il, ce caillou père de la race humaine? Lui rendra-t-on le Verbe perdu? Eh bien, oui, il nous parle. Il faut être Alain Galan, écrivain jusqu'à la moëlle et au-delà, pour ressusciter de cette amputation-là, la décrire et nous donner en partage au point qu'on la ressent en nous — cénesthésie — comme un vécu d'expérience et une libération.

Le rapport ou diagnostic médical établi en langage précis, est technique mais étonnamment imagé, suggestif. Une «lacune polylobée, cerclée, irrégulière» suggère l'indication de «mandibulectomie sub-totale antérieure et latérale», intervention «délabrante» que sont censées pallier diverses greffes d'os et de peau prélevées au péroné et à la cuisse du sujet pour une reconstruction par «lambeau libre fibulaire micro-anastomosé».

«Loba. Dans la vieille langue méditerranéenne, le mot désigne à la fois la louve et la grosse pierre contre laquelle se heurte le soc de la charrue». Et c'est aussi l'ulcère, la loupe, tumeur animale ou sylvestre, qui se met en travers du destin et dicte à la bête ou la plante, ou à l'homme, un sursaut final vers la mort ou la vie.

Ici, en décrivant les phases de l'incroyable restauration de ses fonctions vitales – respirer, boire, se nourrir puis manger – au moyen des ébauches d'organes à lui restitués, le survivant laboure sa chair et la nôtre. Lui qu'on aurait cru exténué, vaincu, le soc miroitant de son esprit retourne notre glèbe sans crainte de buter à la pierre ni d'achopper parce qu'il l'a épousée gravement, et faite sienne. Il l'a épousée, toute scandaleuse qu'elle soit, la pierre d'achoppement de sa détresse, l'a faite sienne.

Mystère d'écrivain ou de mystique, sans doute, ce don de métamorphose au bord de la métempsychose, longuement élaboré par l'intuition poétique. Voilà des années que l'homme sentait un parenté mystérieuse entre ce qui se tramait dans sa bouche et les crocs de l'animal mythique. Une parenté quasi affectueuse, remontant l'arbre génétique, l'échelle des espèces, vers le loup, toujours le dernier loup de la meute livrée à la battue, l'héroïque efflanqué, le prophète de notre nature nocturne trop méconnue, exilée, et qui fuit comme lui-même a tenté de s'enfuir du CHU.

Y a-t-il eu une malédiction ? Jamais certes, mais aurait-il su nous décrire ce parcours nécessaire, ce détour insensé par le sort du loup ? Aurait-il partagé cette intime insertion dans la haute lignée des zéloteurs du soleil de minuit, et cet envers qui redouble en nous l'appétit de lumière ? Une rencontre pleine de grâce, nous confie l'écrivain, celle du loup de François que le saint d'Assise apprivoisa à Gubbio, vint délivrer sa plume tétanisée par l'épreuve, nous valant cette trajectoire enfin ouverte, rouverte en métaphore sur l'immensité de la planète.

Expérience chamanique d'initiation ? Délires des profondeurs de la psyché ? Pourquoi pas ? Quoi qu'en disent les étalagistes de la psyché, il n'y a rien de réducteur à rejoindre le phylum animal qui nous précède et accom-

pagne. Il suffit d'avoir, des choses vivantes qui nous entourent, une écoute assez fine pour faire taire la machine à penser. La palpitation du monde est la nôtre. C'était déjà ce que démontrait Alain Galan par sa plume dans de précédents ouvrages, *Le dernier pays avant l'hiver*, *Feu de feuilles...* Il fallait un aussi délicat terreau de sensibilité terrestre pour que s'enracine un rendu d'expérience aussi intense et libérateur que cette *Louvière*.

Luc de Goustine

*Louvière*, Alain Galan, 12€

## Éric Faye

### Grand prix du Roman de l'Académie française 2010

Pour la seconde année consécutive, un Limousin est couronné du Grand prix du Roman de l'Académie française. Éric Faye succède à Pierre Michon pour son tout dernier roman, *Nagasaki* (Éd. Stock). Éric Faye, né en Limousin, a collaboré quelque temps au *Populaire du Centre*.

C'est en 1990 qu'il a renoncé au journalisme pour la littérature : études sur l'écrivain albanais Ismaël Kadaré, sur Kafka, avant de se lancer dans le roman aux couleurs de ses sombres auteurs préférés. Lui aussi a un penchant pour les vies minuscules, mais la sienne prend soudain, par le choix de l'Académie, une autre dimension.

Dans les *Cahiers Robert Margerit* n°X,  
on pourra lire un commentaire sur Éric Faye, romancier.